

réservés et n'allons pas en gâter le début par nos extravagances.

Si tout le monde tenait ce langage, quelle révolution pacifique s'opérerait dans notre société ! La joie des familles, l'accord des voisins, le confort du foyer, l'épargne ! tel serait le bouquet d'un pareille conduite. La dépense pour boissons inutiles et nuisibles varie annuellement, par famille, de vingt-cinq à quatre cents dollars ! Prenez une moyenne de deux cents dollars. Il n'en faut pas davantage pour assurer votre vie pour quatre à cinq mille dollars à quinze ans de tontine ! Il n'en faut pas davantage pour vous acheter une jolie propriété en moins de dix ans !

Il ne faut que cette légère épargne pour vous assurer une honorable aisance pour les jours froids de la vieillesse.

“ Mais voulez-vous aussi, nous faire prendre un pledge ridicule ? ” Oh que non : celui qui ne boit pas n'a pas à faire de promesse de tempérance.

“ Il faut égayer un peu la misère..... ” Oui, mais vous ne pourrez l'égayer en vous étourdissant. Mon bon, prenez votre femme et vos enfants et sortez, visitez les grands parents, les amis, prenez vos ébats, égarez votre misère, mais n'allez pas vous abrutir dans une ivresse avilissante.

“ Au moins, vous prendrez un cigare ? ”

Je m'en garderai bien. Un cigare vaut dix cents et je serais capable d'en fumer dix par jour, si je m'en croyais. Voilà un dollar volatilisé sans profit en quelques heures.

Ma parole d'honneur, si mon boss voulait me payer ma semaine avec des cigares au lieu d'argent, je serais fièrement insulté, et cependant à nous voir faire, il aurait raison d'être tenté d'agir ainsi. J'aime bien le vieux dicton qui peut s'appliquer aux fumeurs :

“ Selon ta bourse gouverne ta bouche.”

On dit que fumer pose un jeune homme, lui donne de l'aplomb : Ça l'air indépendant : Eh bien, ça n'a que l'air, car s'il existe un esclave, c'est bien le fumeur. C'est de lui qu'on peut dire : le fumeur s'agit, le tabac le mène.....

“ Vous ne griffez pas celui qui mâche du tabac ? ”

Non, parce que c'est un sujet trop dégoûtant, et puis, j'ai du respect pour mes lecteurs.

CARABIN.

## MUSIQUE NOUVELLE !

VALSE CHANTÉE :  
VALSEZ, FOLLES.

ALFRED CHAVANEL.

En vente chez tous les Marchands de Musique.

Price : 35c.

## L'ABSOLUTION AVANT LA BATAILLE.

Le désert s'enfonçait bien avant dans les cieux.

Echangeant leurs pensers et leurs craintes entre eux, Couplant les horizons qu'uta horizon efface, Calmes sous le soleil qui leur hâlait la face, Et secouant au vent la poudre des chemins, Forts comme des Gaulois, fiers comme des Romains, Cent braves s'avancient, joyeux, front haut, stoïques ; Leurs pieds meurtris prouvaient leurs courses héroïques.

Un soir brumeux et froid—arrachés brusquement Aux caresses sans nombré, au long embrasement De mères qu'effrayait la cliquetis des armes, L'épouses qui baissaient, au milieu de leurs larmes, Leur uniforme sombre et leurs humbles galons— Ils avaient dû partir. Sans but et sans jalons, Par un climat d'avril, par des neiges fondantes, Le jour dans la prairie, et la nuit sous des tentes Dont parfois la rasale ébranlait les sommets, Ils gagnaient l'inconnu sans se lasser jamais.

Ils allaient, s'attardant quelques-uns sur les routes, Interrogeant l'espace et l'oreille aux écoutes, Car la savane est grande et grands sont les déserts, Et repartaient, de pluie ou de neige couverts Sans vivres, sans souliers. Par moments la tempête Crevant l'apre nuage au dessus de leur tête Et se répercute dans les lointains échos, Se dressait sur son aile et criblait leurs shakos ; Mais que leur importait le vent et ses colères, Ils se disaient, domptant les éléments polaires : La vie est dure ici, mais la gloire est au bout. Et si quelqu'un tombait, ils lui craignent : debout ! !

Jamais un mot de blâme et jamais de murmures ! Comme un chêne géant aux rugueuses ramures, Ils restaient forts devant l'ouragan qui passait. Que dis-je, à leur insu leur âme grandissait.

Et quand, malgré cela, parce que leur épée Était encore vierge et n'était pas trempée Dans le sang, dans ce sang peut-être où nos aieux Plongèrent si souvent leur glaive audacieux, Ils eurent à subir un insulteur, un drôle, Un vil menteur payé pour ternir l'auréole, Dont la clarté sans tache éblouissait leur front, —Eux qui devaient plus tard relever cet affront— Jamais ces fiers enfants, un moment ne faiblirent, Devant leurs pas hardis les routes s'aplanirent, Sans que de leur pays le souvenir charmant Ne vint leur apporter le découragement.

Maintenant le clairon sonne halte.

C'est l'heure Où le zénith flamboie, où la terre qu'effleure Un chaud rayon d'éte par l'air pur attiédi Offre sa lèvre vierge aux baisers du midi. Le vieux Saskatchewan roulant ses flots sauvages, Emplissait de rumeurs les bois et les rivages, Et la plaine sans fin, dans les horizons bleus, Etalait sa splendeur auguste sous les cieux.

Dien les avait conduits, seuls, à travers l'espace Là, tandis qu'autour d'eux, comme un lion qui passe, Et dont la voix grondante épouvante les airs, Le peuple sanguinaire et fauve des déserts Les guettaient. Rien n'avait, pendant la route morne Qui s'offrait au départ sans issue et sans borne, De leur figure hâve et de leur front d'airain Terni le caractère énergique et serein. Ils sentaient qu'au delà de l'immense prairie, Quelqu'un les regardait fixement, la patrie. Pourtant une pensée amère torturait Leur cœur, et quand les monts que le soleil dorait De loin leur indiquaient les tours de Notre-Dame, Quelque chose de grand s'éveillait dans leur âme. Descendants de ces preux qu'Hébert de son burin Exhume d'un passé sans tache et souverain, Ils voulaient, eux aussi, de ces grands bois frôches Réveiller les échos au bruit de leur cartouches.

Ils voulaient recevoir leur baptême de sang.

Or, tandis qu'ils faisaient ce rêve éblouissant, Qui leur ouvrait déjà le temple de la Gloire Et burinait leurs noms au socle de l'Histoire, Tandis que leur regard voyait dans l'avenir Les drapeaux de Lévis à leur drapeau s'unir,

Riantes visions de longues nuits passées. A suivre lentement le cours de leurs pensées Voilà que tout à coup du fond des bois touffus Un murmure d'abord demie-vague et confus Comme un bruissement d'algues vertes s'élève ; Puis le son devient grave et profond, de la grève Il monte et s'agrandit en se répercutant, Et le soldat, bronzé par les soleils, entend Une voix lui crier, foudroyante et terrible : “ Aux armes ! ”

L'ennemi, jusqu'alors invisible, Que nul ne sent marcher et nul ne voit venir, De ses taillis obscurs s'apprêtait à bondir.

Pas un mot, pas un cri, ni plainte, ni surprise. Sentant battre du cœur sous leur étoffe grise, Et voulant conserver sans tache leur blason, Ils fixèrent, muets, l'insondable horizon. Peut-être qu'au hasard quelques mains se pressèrent, Que des pleurs à travers quelques cils se glissèrent, Mais ce fut tout. Chacun comprit qu'en ce moment, Le spectre de Montcalm, sous son granit dormant, Se dressait, et qu'il ne faut pas que l'on soufflète Par une lâcheté son glorieux squelette. Le courage chez eux ne se refroidit point ; Mais avant d'engager, la carabine au poing, Et les haillons au vent, leur première bataille ; Avant que dans les airs la sanglante mitraille Eut stellé, décrivant un arc-en-ciel de feu, Leur dernière pensée ici-bas fut pour Dieu. Car ces vaillants enfants, grandis dans les alarmes, A leur brave aumonier présentèrent les armes, Et, pareils aux roseaux souples des prés jaunis Qui, lorsqu'un vent chargé de parfums inouïs, Passe en rasant le sol de son aile et se glisse Léger comme un brouillard et frais comme un calice, Se penchent sans effort, aspirant les senteurs Qui s'échappent des flots, des feuilles et des fleurs ; De même ces soldats, pour recevoir du prêtre Le signe du pardon et le dernier peut-être Courbèrent leurs fronts nus au soleil d'or brunis, Et mirent un genou en terre.

O mon pays ! Le sang de tes aieux gonfle encor tes artères, Et tes fils d'aujourd'hui sont dignes de leurs pères ! Un siècle de repos n'a pas pu le rouiller Ton glaive, et les rayons qu'il faisait scintiller, Eblouissent encor nos ardentes prunelles. Tes batailles d'hier ont déployé leurs ailes, Et toutes, accourant au son de leurs tambours, Soufflent dans nos clairons l'esprit des anciens jours. O mon pays, tu sais allier au courage Ta foi, ce don divin, ce splendide héritage Que trois cents ans vaincus, mais de gloire remplis, Nous ont transmis intégré et si pur dans leurs plis. Et quand revient encor la lugubre mêlée, Quand sous les cieux, la mort, livide, échevelée, Voltigeant au dessus des sombres bataillons, Dans leurs rangs épaisse trace d'assez sillon, Tu sais, ô mon pays, devant qui l'on s'incline ; Devant le Dieu de Jeanne et le Dieu de Bouvine, Devant Celui qui fixe et règle les combats, Tu sais le prosterner le jour où tu te bats.

Le prêtre alors leva sa main de pardon pleine : Ego vos absolvō, dit-il.

Et de la plaine

Pendant qu'il prononçait ces paroles qui font, Mystère auguste et saint, tomber du ciel profond La clémence divine en céleste rosée, Monta comme un encens vers la voûte irisée.

On eut dit qu'une haleine inéffable passait. Et les grands bois perdus où le jour se berçait, Et le flot déferlant sur le sable, et la feuille, Et tout ce qui fleurit, chante, vole ou s'effeuille, Et les monts et la brise et la plaine et les cieux Saluèrent cette aube étrangère pour eux.

Et, comme une mystique et légère bruine, Sur les soldats, baissant leur front sur leur poitrine, Et que l'astre du jour de lumière inondait,

Lentement le pardon suprême descendait. Puis quand le ciel se fut refermé sur leur tête, Troublant de ces déserts la profondeur muette, Et de l'ombre, porté sur les ailes du vent, On entendit ce cri formidable : En avant !

GONZALVE DÉSAULNIERS.